

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

## MODES

Vu le *statu quo* de la mode, nous nous bornerons à répéter les on dit qui circulent au sujet des modifications que l'on suppose devoir être apportées dans nos costumes. On dit que les rayures ton sur ton remplaceront les brochés pour le costume habillé; on dit que les jupes se couvriront de longues draperies toujours bouffantes autour des hanches, en opposition aux paniers très courts de l'été; on dit que les tailles s'allongeront encore, et que les corsages les plus habillés se feront montants; s'ils sont ouverts, une chemisette en dentelle noire ou blanche, se prolongeant à la taille, voilera ce décolleté qui n'est plus accepté même pour les grands diners et les soirées; corsage montant ou corsage à grand décolleté, mais plus de corsage intermédiaire. On dit que le costume de ville, costume journalier, aura sa jupe un peu plus courte; que l'on continuera à la plisser verticalement et que le bon ton le voudra d'une extrême simplicité; on dit que le pouffonnage restera volumineux et que les tentatives pour ramener les modes plates ont à peu près échoué; on dit que le très grand manteau fera la guerre à la jaquette courte: la victoire lui sera facile parce que le succès de cette dernière est épuisé, quoique les tailles élancées parlent en sa faveur.

On dit que les tons indécis et faux resteront dans les couleurs: chaudron, fraisier, étrusque, rouge,



Costume en foulard grenat à paillettes roses. — Costume en toile de laine gris Sarde, garni de velours gros bleu.

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

bleu, etc., etc., et que les lainages comme les soirées seront d'une souplesse moelleuse. On dit encore que la dentelle de Chantilly se portera beaucoup. On en fait déjà de ravissants costumes qui ont été admirés aux diners d'ouverture de la chasse.



Ces fêtes cynégétiques sont pour la mode l'occasion de créer un peu de nouveautés. Mesdemoiselles Vidal ont trouvé le moyen d'utiliser les dentelles de Chantilly si démodées; elles en font des costumes élégants, simples et parés en même temps. Les dentelles posées sur un dessous noir, sont préférées, cependant elles font bien sur un fond de couleur sombre. Voici deux genres différents composés de hauts volants et d'un châle: Le premier a le devant couvert, en plastron, de plissés retombant l'un sur l'autre, de manière à couvrir la moitié de la hauteur; les plis sont arrêtés à cette hauteur seulement; aux lés de derrière, deux seuls plissés, et le châle drapé sur un pouf en satin très volumineux. Le corsage en satin est couvert devant par une chemisette-rabat faite de plissés de dentelle, la manche en dentelle serrée au coude avec un plissé formant engageante.

Le second est tout autre dans son arrangement. Le dessous est en faille couvert de volants froncés, la dentelle posée sur une fine gaze noire qui lui donne un peu de soutien; la dentelle froncée serait un peu flasque sans cette légère doublure. Le châle a sa pointe posée de côté avec des plis étagés, le haut perdu sous le dernier volant; les deux extrémités du châle se rejoignent du côté opposé et se piquent d'un volumineux chou en ruban de velours. Le corsage est en fond de chantilly, les devants froncés sur un corsage de dessous ajusté et en soie; un volant joue autour de la taille qui est serrée dans une ceinture que ferme de côté une belle boucle ancienne en cailloux du Rhin. La manche en dentelle serrée sous le coude par un bracelet en velours maintenu dans une boucle. L'écharpe en dentelle peut remplacer le châle. Ces deux types de costume ont valu à mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu, des compliments flatteurs; c'est un succès d'arrière-saison qui se continuera cet hiver, nous n'en doutons pas.

Puisque nous parlons de succès, constatons celui qu'obtiennent le corset Sultane et la cuirasse Jeanne d'Arc de la maison de Plument, 33, rue Vivienne. Ces corsets moulent la taille avec élégance; ils soutiennent sans gêner. Par suite de l'élévation du prix de la baleine, madame de Plument se voit forcée d'augmenter de 5 fr. le prix de ses corsets; cette augmentation est marquée sur le bulletin-guide illustré que madame de Plument envoie aux personnes qui en font la demande. Les tournures ont des coupes fuyantes qui soutiennent la jupe et qui développent le pouf dans des proportions harmonieuses. Le jupon Trotteur est en nanzouck avec trois rangs de broderie et un entre-deux faisant tête; le jupon Sylvia est orné d'un haut plissé rehaussé de deux rangs de dentelle, genre Alençon, des volants forment la tournure; le jupon Jersey a une tournure de volants, dans le bas d'autres volants brodés et sur le devant, tendu, un plissé de dentelle. Les prix de ces modèles sont donnés sur le bulletin-guide.

Nous avons pu admirer le trousseau de mademoiselle N..., exposé dans les salons de MM. Tissier et Bourély, ancienne maison Cheuvreux-Aubertot, boulevard Poissonnière, 7. Le luxe comme il faut du lingè de maison et de la fine lingerie nous a frappée, par ce temps où la fanfreluche a cours au détriment du solide. Les draps avec leur riche bordure de gui-

pure et de point de Venise, ont des chiffres à jours rappelant la garniture, les plus simples sont brodés d'une large écaïlle au feston, et le chiffre très en relief est fait d'un gros cordonnet; rien de plus élégamment simple que ce dernier genre. Les services damassés sont superbes; on s'extasiait surtout sur une nappe représentant une chasse: cerf aux abois, meute, piqueurs et chasseurs d'un mouvement superbe; des chiffres fort grands se détachent sur un fin cordonnet rouge, dans lequel ils sont comme sertis. Le linge du corps était disposé en séries, ce qui nous a permis de remarquer que l'on variait, suivant la finesse de la toile et de la batiste, la marque brodée. On conserve le même type de chiffre, mais il est plus ou moins richement orné de point d'armes, de point de plume, et la grandeur diffère. Quelle exécution soignée! et que le travail manuel est donc préférable à celui de la machine!

La réputation de la maison Cheuvreux-Aubertot est faite depuis longtemps et il n'est pas besoin de l'exposition d'un trousseau pour que la foule s'y porte, mais nous aimons à constater qu'elle est au-dessus de toute concurrence pour la beauté des tissus, le fini du travail, la nouveauté et la grâce des façons.

CORALIE L.

#### RELÈVE-JUPE MARCERON

Chez M. Leseur, 23, rue Auber et chez tous les grands merciers.

Ce gentil petit objet, qui est si pratique dans sa minuscule proportion, dégage la marche en aidant au relevé de la jupe courte. Il isole le bord et le garantit ainsi de l'usure. Les anneaux bien posés, deux au bas espacés de trente centimètres, un seul au-dessus placé à la hauteur nécessaire pour le relevé, et les porte-mousqueton qui terminent la gourmette passés dans ces anneaux, donneront au drapé du costume un mouvement élégant en raccourcissant le milieu des lés de derrière. Cette invention s'adresse au plus grand nombre, car malgré les millions que notre époque brasse, elle ne peut faire que nous ayons chacune notre coupé.

#### VELOUTINE FAY

9, rue de la Paix.

Cette poudre de riz, préparée au bismuth, est impalpable, adhérente et invisible. Elle réunit les propriétés hygiéniques du bismuth aux qualités rafraichissantes de la poudre de riz. Son emploi journalier fait disparaître l'irritation et autres petits accidents de la peau et même les prévient. La Veloutine se prépare de trois manières: blanche ou rose pour les blondes, légèrement teintée crème pour les brunes; elle se vend en boîte: verte pour la Veloutine rose, blanche pour la Veloutine crémée. Les boîtes portent comme marque de fabrique une étiquette de garantie en relief, bleu sur fond noir.

#### PARFUMERIE LEGRAND — PRODUITS ORIZA

207, rue Saint-Honoré.

La finesse des parfums et l'excellence des produits de la parfumerie Oriza sont réelles. Nous citerons l'Oriza-savon onctueux, doux et blanchissant la peau; son prix varie, selon la pâte plus ou moins fine, de 1 fr. à 2 fr. 50. Au miel, la boîte de trois pains coûte 2 fr.; les parfums les plus en





Salomon, imp. Paris.

4432

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot. 2.

Costumes de voyage de M<sup>me</sup> BRÉANT CASTEL 6, r. Gluck - Confection de M<sup>re</sup> TISSIER & BOUVELY anc. M<sup>re</sup> CHEUVREUX AUBERTOT,  
7, B<sup>te</sup> Poissonnière - Etoffes de la COMPAGNIE DES INDES 27, r. du 4, Septembre - Corsets & Cournures de la M<sup>me</sup> de PLUMENT  
33, r. Vivienne - Vestibule 2, r. de la Paix - Reliure, Papeterie chez M<sup>re</sup> LESUEUR 23, r. Auber - Parfumerie de M<sup>re</sup> LECHEUR 20, r. St. Honoré.



faveur sont : la Rose du Roi, Jockey-Club, Ambroisie, Ylang-Ylang, etc. Pour le visage, les crèmes adoucissantes s'appellent : la Crème Oriza, Crème Printanière, Cold-Cream à la rose. Ces pâtes adoucissent et blanchissent la peau, lui donnent et lui conservent la transparence et la velouté; elles coûtent, suivant la grandeur du pot : 5 fr., 2 fr. et 1 fr. 50. Pour les mains, la Pâte Royale de noisettes enlève le hâle; la Pâte au miel et la Pâte Sultane sont aussi très bonnes. La parfumerie Oriza est salutaire à la peau, M. Le-grand n'employant pour ses préparations que des matières de première qualité, manipulées avec un soin extrême.

\*\*\*  
 TISSUS EN CACHEMIRE DE L'INDE  
 ET HAUTES NOUVEAUTÉS DE LA COMPAGNIE DES INDES  
 Rue du Quatre-Septembre, 27,  
 (dans les anciens  
 magasins de la Paix).

Pour cause d'agrandissement, la Compagnie des Indes a quitté, depuis le 15 août, les magasins du boulevard Haussmann. Les tissus de cachemire de l'Inde sont les plus justement appréciés pour le costume d'automne; les nombreuses teintes, dans des tons variés à l'infini, facilitent le choix; les prix diffèrent suivant les séries plus ou moins fines, mais toutes sont d'un excellent usage et de couleur fine et à la mode. Nous avons entrevu quelques nouveautés à rayures, ton sur ton, que l'on combinera avec une teinte unie; rayures tranchantes mais peu voyantes que l'on harmonisera avec le ton foncé. Ceci n'est qu'un très léger aperçu; nous nous réservons de donner le premier octobre quelques renseignements détaillés.

EXPLICATION DES GRAVURES  
 NOIRES  
 (Pages 73 et 75.)

*Costume en foulard grenat à pois roses.*

Jupe plissée verticalement; la tunique, ouverte devant, est relevée en pouf par de longs pans en velours grenat. Sur le bord, devant, une dentelle court en spirale, soulevée par un groupe de trois coques en ruban de velours. Le corsage est à basque avec une dentelle appliquée au contour, le pouf s'agrafe sur la basque du dos. Col montant et nœud en velours. A la manche ronde parement en velours.

*Costume en toile de laine gris sarde.*

Jupe en taffetas, avec un plissé au bas et au-dessus, en seconde jupe, un très haut plissé est arrêté, à cinq centimètres du bord inférieur, par de petits nœuds-papillons en ve-

lours gros bleu. Une draperie tombe en volant sur la partie supérieure du tablier. Tunique-princesse relevée très en arrière en pouf accentué, avec un nœud en velours dessus. Un fichu plissé devant et des nœuds étagés. A la manche arrêtée au coude, bracelet en velours.

*Costume de soirée ou de casino en dentelle et tulle espagnol crème.*

Jupe en taffetas crème; au bas, deux plissés frisottants en taffetas et trois hauts volants en dentelle espagnole paniers en tulle espagnol rehaussés d'une dentelle et sous lesquels se perd le bord de la basque du corsage, celui-ci est en tulle-dentelle doublé de taffetas. Plastron-gilet en velours grenat, col montant, manche longue non doublée, ornée d'une légère draperie. Pouf en tulle formé de coques et de longs pans.

\*\*\*  
 EXPLICATION  
 DE LA GRAVURE COLORIÉE  
 (N° 4432)

*Costume en vigogne Bordeaux.*

Jupe plissée verticalement, avec un corsage à basque ronde, garni devant d'une longue chemisette formant bouillon à son bord inférieur. Grande redingote assortie, presque ajustée, ouverte sur le tablier, avec un plis plat à chaque bord, et un ruban noué en flot. Attaches en ruban de satin à l'encolure; parement et grand col en velours assorti. Col et sous-manche en batiste plissés. — Bas couleur Bordeaux. — Souliers vernis boutonnés de côté. — Gants du Tyrol. — Chapeau en paille noire, le bord tendu de velours, une draperie autour de la calotte avec une touffe de coucous.

*Costume en cachemire fauve.*

Jupe plissée, les plis arrêtés à trente-cinq centimètres du bord inférieur; au-dessus de l'ourlet court un ruban de velours bleu de roi. Une tunique-pouf très courte est capitonnée de points qui lui donnent l'aspect de deux bouillons, une suite de nœuds en ruban

de velours partent de la taille et s'enfuient diagonalement. Corsage-veste, plissé devant, avec une basque-gilet rapportée à la taille sous un ruban de velours qui fait ceinture. A la manche un parement en velours dépassé par un plissé en batiste. Col montant et nœud en velours. — Bas écrus. — Souliers en peau fauve à traverses de velours. — Gants touriste. — Chapeau en paille loutre, garni de velours bleu et d'une touffe de plumes de ton clair. Brides d'étroit ruban de velours.



Costume en dentelle et tulle espagnol crème.  
 Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.





## CAUSERIE

## UNE EXCURSION A PORT-ROYAL.



ETTE année le temps n'a été que bien tardivement favorable à de longs voyages; la pluie nous a retenue deux mois de suite aux environs de Paris, rêvant du Tyrol où nous n'osions nous aventurer dans la crainte d'être réduite à n'en connaître que les auberges, et, une fois de plus nous avons pu apprécier la vérité du proverbe : « A quelque chose malheur est bon », puisque cette contrariété nous amena en somme à visiter, dans un rayon restreint, les belles curiosités de l'Île de France qu'autrement nous aurions peut-être dédaignées comme trop proches. Quelle ville est mieux entourée que Paris au point de vue pittoresque, architectural et historique? Châteaux, églises, souvenirs, rien n'y manque pour donner lieu à des excursions que nous envient les étrangers et que le plus souvent nous ne faisons pas parce qu'elles sont trop faciles. Il fallut le hasard d'un séjour à Versailles et la rencontre fortuite de l'admirable ouvrage de Sainte-Beuve sur Port-Royal pour nous donner l'idée d'aller visiter ce qui reste de l'abbaye des Champs que fréquentèrent les plus grands esprits du XVII<sup>e</sup> siècle.

Laissant derrière nous, un jour de grandes eaux, le parc dénigré par Musset, ces quinconces pleins de majesté où, dit le poète, l'ennui repose, et où l'on dort par respect, nous avons atteint Port-Royal dans des dispositions très différentes de celles de madame de Sévigné qui, comparant sans doute cette solitude aux boulingrins de Versailles, la qualifiait de « désert affreux, tout propre à inspirer le goût pour faire son salut ». Certes, on pourrait aujourd'hui encore se croire bien loin d'une capitale. Ces prés coupés d'arbres, qui se déroulent au pied de collines d'une terre rougeâtre où pousse un tapis de bruyères, ont l'aspect le plus agreste, mais aussi le moins aride. Notre *break* nous laisse sur un point apparemment inhabité de la route; en tournant à droite par un petit chemin boisé qui descend au vallon, nous apercevons, après un quart d'heure de marche, la vieille tour démantelée du temps de la Fronde qui précède d'autres ruines plus intéressantes. Des tronçons de piliers et de colonnes, retrouvées dans les fouilles et les déblaiements qu'a fait faire M. le duc de Luynes, retracent exactement le plan de l'ancienne église, et il est facile, grâce à la grosse tour ronde, le colombier, grâce aux caves aujourd'hui découvertes de la maison de madame de Longueville, grâce au cimetière dont le dessin reste intact, bien que les ossements en aient été enlevés dès 1711 pour être dispersés dans les villages voisins, grâce enfin à

l'inscription gravée par les soins du dernier propriétaire, M. Silvy, de reconstituer dès l'abord tout l'aspect de Port-Royal. Un vieux noyer est contemporain des Arnould, une fontaine porte encore le nom de la mère Angélique, et dans la petite chapelle, qui occupe l'emplacement du maître-autel de l'ancienne église, sont recueillies maintes reliques d'un prix inestimable pour les admirateurs de Pascal et de ses amis.

Avant d'y pénétrer il faut questionner le gardien de ces lieux, un vieillard de plus de quatre-vingts ans, janséniste lui-même et profondément pénétré de l'histoire de Port-Royal, dont il vous parle avec autant de chaleur et de passion, malgré son grand âge, que si la fameuse discussion sur la grâce datait d'hier. Avec lui on repasse en détail la chronique de la maison, depuis les jours où Angélique Arnould, cette abbesse de quatorze ans, y réforma la règle de Saint-Benoît et rétablit parmi ses religieuses toutes les austérités depuis trop longtemps négligées, s'imposant d'abord à elle-même et à sa famille les plus durs sacrifices pour donner l'exemple.

Il paraît que le local était insuffisant et malsain, puisque les religieuses durent se transporter dans leur maison du faubourg Saint-Jacques, où elles restèrent vingt-cinq ans. Ce fut durant ce laps de temps que les trois frères Lemaistre de Sacy occupèrent Port-Royal des Champs, avec un groupe d'hommes supérieurs, tant séculiers qu'ecclésiastiques, parmi lesquels les Arnould, qui voulaient fuir le monde et faire pénitence, cultivant la terre, de leurs mains habiles pour la plupart à tenir la plume, réparant les bâtiments délabrés et réussissant enfin à rendre l'habitation si salubre que les religieuses purent y revenir, tout en laissant une partie de la communauté rue Saint-Jacques; les deux maisons étaient sous les ordres d'une même abbesse, et l'on sait quels noms se groupèrent autour d'elles : les Luynes, les Liancourt, les Longueville, les Guémenée, les Sablé, tant de belles dames, tant de grands seigneurs, la fleur de la cour de Louis XIV, tentés par la vertu qui jamais n'était apparue aussi haute, aussi pure, aussi éclairée. Quand les religieuses rentrèrent à Port-Royal des Champs, on vit se retirer dans le voisinage, aux Granges, leurs illustres amis, les Arnould et les Lemaistre, les Nicole et les Pascal, avec l'élite de jeunes gens qu'ils formaient pour les lettres sacrées et profanes, entre autres Racine dont le dévouement envers ses maîtres ne se démentit jamais. Ils s'assemblaient volontiers chez la sœur du Grand Condé, dans la retraite de la duchesse de Longueville, et là causaient comme ils savaient écrire, de ce ton qui, au dire même de Voltaire, contribua si fort à répandre en France, avec un tour d'esprit vigoureux, le bon goût et la véritable éloquence.



Sur le sol rasé, notre guide nous fait voir par les yeux de l'imagination la grande cour, les logements des visiteurs, le parloir de l'abbesse, les dortoirs, l'infirmerie, le grand jardin, le jardin des simples, l'enclos des Granges, etc. La campagne nous apparaît cultivée par ces solitaires érudits qui avaient compris la nécessité morale d'un travail matériel. La voix de ce vieillard au visage ascétique, si profondément convaincu, s'élevant dans ces lieux où s'agitèrent tant d'idées et de controverses, où règne aujourd'hui un éternel silence, évoque le passé comme par miracle, nous y plongeant de telle sorte que nous ne pouvons croire qu'avec peine au peu d'instant qui nous séparent d'un courant d'impressions tout opposées. Une voiture, partie de Versailles deux heures auparavant, nous attend-elle vraiment au coin de la route, ne sommes-nous qu'à quelques pas des figures et des faits de l'année républicaine et libre-penseuse : 1883 ?

Combien cette illusion devient plus complète quand nous pénétrons dans le petit musée-chapelle où, autour d'un crucifix, sont suspendus, médiocres parfois sous le rapport de l'exécution, mais pleins de caractère, les portraits des pieux amis, rassemblés comme pour nous faire accueil !

Voilà bien l'œil noir et plein de feu de la mère Angélique, cette sainte militante digne de ressusciter la règle de Saint-Benoît, que l'on avait violée en la nommant elle-même abbessse dès l'enfance ; voilà son frère, le grand Arnauld qui, la plume levée, peut-être sur son livre *De la fréquente communion*, semble, par l'ardente expression de sa physionomie, renouveler le serment prêté à Notre-Dame sur l'autel des Martyrs : « de défendre la vérité jusqu'à effusion de son sang ». Nicole est moins beau, moins imposant, on retrouve en lui l'espèce de mollesse qui faisait dire à son infatigable ami : « N'avez-vous pas l'éternité pour vous reposer ! » Il est vrai que des loisirs qu'il cherchait sortirent les *Essais de morale*, dont madame de Sévigné avait mille fois raison d'écrire à sa fille après les avoir lus et relus : « Devinez ce que je fais : je recommence ce traité, et je voudrais bien en faire un bouillon et l'avalier. »

Quel est celui-ci dont les traits rappellent encore ceux de la mère Angélique ? C'est un de ses nombreux frères (Antoine Arnauld, qui lui-même aida à restaurer Port-Royal, avait eu vingt enfants), c'est Arnauld d'Andilly, le traducteur de saint Augustin, l'aîné d'une lignée superbe dont l'auteur de *la Logique* fut le dernier. Et cette tête souffreteuse au long nez pointu, vieille en pleine jeunesse, ne la reconnaissez-vous pas ? Nous sommes devant le plus grand nom philosophique de la France, devant un écrivain sans égal, qui cherchait dans la science une distraction de nature à ramener vers la terre sa pensée, partie d'une envolée trop haute vers les sommets vertigineux où la raison s'égare ; nous sommes devant le génie du lieu : Pascal. On réclame en vain une image de la sœur de Pascal, cette Jacqueline dont l'âme était trempée aux mêmes sources que celle de l'auteur des *Provinciales*, mais l'une des premières figures que nous rencontrons, malade et douce, est celle de mademoiselle Perrier, sa nièce, qui fut l'objet, assure-t-on, d'une guérison miraculeuse. Lemaître de Sacy est tout près, méditant sa fameuse traduction de la Bible qu'il commença, on

le sait, à la Bastille, figure sévère, sur tous les linéaments de laquelle se lisent des convictions absolues, inébranlables.

Reposons nos regards sur une belle copie de ce chef-d'œuvre de Philippe de Champaigne qui est au Louvre, et qu'on nomme communément *les Religieuses*. Le peintre y a représenté sa fille divinement touchante et pâle, dans l'habit de Port-Royal, blanc avec la croix rouge, les yeux au ciel, les mains jointes, étendue à demi. Elle était mourante, abandonnée par les médecins. A genoux auprès d'elle, ses traits irréguliers mais sympathiques éclairés par une expression de foi incomparable, la mère Agnès demande au ciel une guérison qu'obtinrent leurs prières réunies. Impossible de regarder cette toile d'un œil sec. L'attention se mêle à l'admiration devant la plus belle composition peut-être d'un grand artiste, auquel la froideur fut souvent reprochée, mais qui, cette fois, sort de lui-même pour ainsi dire. Le pinceau dut trembler dans la main du père, et le cœur du chrétien se fondre en adoration. — Pourtant Port-Royal fut persécuté ! Un tableau et plusieurs estampes témoignent de la scène révoltante du 29 octobre 1709, lorsque le lieutenant de police, muni d'un arrêt du conseil du roi et des lettres de cachet nécessaires, accompagné de deux commissaires du Châtelet, du prévôt de la maréchaussée et de trois cents archers, investit la maison, posa les scellés partout et s'empara des religieuses pour les conduire dans des maisons différentes. Plusieurs étaient si vieilles ou si infirmes qu'il fallut les transporter en litières. La duchesse de Longueville et Racine ne pouvaient plus intercéder : les os de l'un, le cœur de l'autre reposaient dans ce cimetière d'où, avec leurs amis défunts, ils ne devaient pas tarder à être exhumés ; c'est à Magny qu'il faut chercher maintenant les pierres tombales de Port-Royal). L'abbaye des Champs fut supprimée, on la démolit tout entière ainsi que les constructions qui y avaient été ajoutées. A peine, nous l'avons dit, retrouve-t-on quelques bâtiments qui renferment un meuble vermoulu ou les débris de la bibliothèque. Les légumes poussent dans l'étang désormais desséché qu'a chanté Racine.

Avant de quitter la chapelle, on n'examinera pas sans intérêt quelques précieux autographes, parmi lesquels une lettre de la mère Agnès, cette sœur cadette d'Angélique, plus attrayante et non moins vertueuse, si spirituelle et si érudite ; une autre lettre moulée en superbe écriture par la sœur de Racine, une page de l'écriture tourmentée, originale, de l'intrepide polémiste, du puissant directeur des consciences, l'abbé de Saint-Cyran, des manuscrits d'Arnauld, de Nicole, de Lancelot qui a laissé aux écoliers le *Jardin des racines grecques*, etc... Quelles leçons se dégagent de ces papiers jaunés par le temps, quelle morale austère, inflexible, quelle mâle franchise, ennemie des compromis, des moindres concessions, quels trésors de science inséparables du trésor de la foi ! Ému devant tant de vertus orgueilleuses, mais presque surhumaines, dont on ne retrouvera plus jamais l'équivalent, car le souffle qui les fit naître est passé sans retour, nous nous sentons pénétrés d'idées étrangères à ce temps-ci. Les méditations de ces grands solitaires semblent flotter encore dans l'air que nous

(La suite à la page 80)



N° 1. Chapeau pour enfant de deux ans.

Grande forme à bord retourné, tendu d'un plissé en surah rose piqué d'une cocarde en ruban. Une ruche de dentelle, façon bonnet, pose sur les cheveux; des mentonnières nouées de côté. Pour garniture des plumes blanches.

N° 2 et 3. Costume en laine écrue, pour fillette de treize ans.

Robe princesse cintrée au dos, avec un devant croisé, qui forme draperie, sur le devant de la jupe. Cette jupe est bordée d'une dentelle blanche avec deux rangs de velours grenat au dessus. Une draperie



N° 1. Chapeau pour enfant de deux ans. De mesdames Delerablée.

montée à celle du devant, par une couture de côté, se relève en arrière de trois plis creux piqués d'un nœud en ruban de velours grenat; dessous tombe un pan froncé ramassé en bouillon. Le col, carré au dos, descend en fichu en suivant le mouvement du devant droit; il s'arrête par un nœud posé de côté; des rubans de velours dessus et une dentelle au bord. A la manche, velours et dentelle.

N° 4. Capote en batiste doublée de taffetas, pour fillette de cinq ans et plus.

Fond moucoulissé au contour, avec une passe faite d'une dentelle montée à plis creux, et de coques et cornes en ruban placées entre les plis. Sur le côté de la pointe périssière, une touffe de marguerites. Le fond est coupé par une coulisse en ruban, noué en coques. Mentonnière en étroit ruban.

N° 5. Costume en foulard gris-bleuté.



N° 2 et 3. Costume en laine écrue, pour fillette de treize ans. (Devant et dos).

Modèle de M<sup>me</sup> Delerablée, 16, passage des Princes.

Jupe en foulard garnie de cinq biais doubles; le corsage rond est orné, devant, de quatre rangs de ruban de velours grenat, posés verticalement. Une haute dentelle guipure ancienne ou simplement une broderie, est froncée à la taille, devant, et tombe en tablier; elle se relève de côté et se prolonge derrière en pou très allongé; des nœuds en velours grenat de côté.

N° 6. Costume en faille brodée de perles en jais et dentelle noire.

Jupe en faille plissée verticalement aux lés de derrière; tablier couvert d'une broderie en perles de jais disposée en dents arrondies, avec spirale de dentelle cachant la couture de réunion; le bas, fendu en crevés, reçoit un plissé-éventail en dentelle. Sur la partie supérieure



N° 6. Costume en faille brodée de perles en jais. Modèle de madame Bréant, 7, rue Guich.

du tablier, une draperie en satin, régulièrement plissée, est relevée dans une agrafe brodée de perles. Le poul en satin et dentelle. Corsage entièrement brodé à pointe et lacé derrière, une petite draperie plate appliquée sur la hanche, de la pointe du dos à celle du devant. A la manche un double rang de dentelle.

N° 7. Costume en faille et gaze noire.

Jupe en taffetas couverte, moins la partie drapée, de volants en faille découpés en dents sur un plissé en gaze noire. Une tunique enveloppe les lés de derrière et découvre complètement la garniture de plissés; le mouvement est très fuyant; au bord une spirale de dentelle, et au dessus une passementerie de jais; un flot de ruban près de la taille. Corsage en gaze. Au bord un plissé en gaze, et devant, posés en fichu, un plissé et une passementerie. Une pas-



N° 4. Capote en batiste doublée de taffetas, pour fillette de cinq ans.

sementerie à la manche longue. N° 8. Costume en mousseline-laine ou cachemire bleu uni et imprimé de roses multicolores.

Jupe plissée verticalement et polonaise à l'enfant, lacée derrière. A la taille, de chaque côté, et remplaçant les pincés, deux rangs de fronces diminuent l'ampleur, et le relevé des côtés lui fait accuser une

pointe dans le bas. Les lés de derrière, séparés, s'étagent en coques et le poul se termine en un large pan. Col montant. Manche Valois ouverte extérieurement; avec nœud de satin et plissé en mousseline.



N° 7. Costume en faille et gaze noire. Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.



N° 8. Costume en mousseline-laine ou cachemire bleu uni et imprimé de roses multicolores, pour jeune fille. Modèle de madame Bréant-Castel.



N° 5. Costume en foulard gris-bleuté avec dentelle, pour jeune femme. Modèle de madame Turle, 8, rue de Clichy.



respirons; on comprend un instant la *délectation* céleste, l'impulsion spontanée, irrésistible, vers le bien qui les conduisit à toutes les mortifications, à tous les sacrifices; à peine est-on étonné de la déclaration édifiante du vieux janséniste, préposé par la Société de Saint-Antoine à faire les honneurs des rui-

nes, et qui, pauvre, presque aveugle, réduit à la société unique de sa femme qui lui lit la *Bible* de Sacy, les *Mémoires justificatifs* et l'*Histoire de Port-Royal*, se trouve dans son désert, en compagnie de fantômes condamnés et dépossédés, plus heureux, dit-il, que les heureux de ce monde. T. B.

## TOUT DU LONG

(SUITE)



LLE en garda pourtant elle-même, car elle ouvrit la porte avec des précautions infinies et s'avança sur la pointe du pied, retenant son haleine, vers le petit lit de Mimi.

L'enfant n'y était pas.

« Oh ! » fit la bonne tante avec un commencement d'angoisse.

Mais l'angoisse n'eut pas le temps d'éclorre tout à fait. Un rapide regard vers le lit de Gertrude ramena le sourire aux lèvres de madame Dutrognard : sur la dentelle des oreillers, deux têtes d'anges se détachaient à peine voilées par l'ombre des rideaux blancs.

Mimi dormait, ses bras potelés relevés en arceau, ses longs cils projetant une ombre charmante sur ses joues rebondies, ses lèvres vermeilles entr'ouvertes pour laisser passer un souffle égal et pur, le souffle de l'oiseau dans son nid de mousse. Elle souriait dans son calme sommeil... Heureuse Mimi ! elle rêvait de ses frères, sans doute.

Gertrude ne dormait pas et rêvait encore moins... elle se souvenait. A demi soulevée sur son coude, la tête appuyée sur sa petite main, les yeux perdus dans le vide, elle semblait y poursuivre de chères visions, et la pâleur de son visage, l'altération de ses traits frappèrent la bonne Élise :

« Comme elle se remet lentement ! murmura-t-elle ; pauvre chérie ! elle ne se console pas. Tout cœur, tout sentiment ! c'est comme sa mère... »

Le souvenir de la morte arracha un soupir à madame Dutrognard.

Gertrude tressaillit.

« Vous étiez là, ma tante ! fit-elle.

— J'arrive seulement, mignonne. Le silence de cette chambre m'étonnait, et j'ai voulu savoir...

— Pourquoi je ne suis pas levée encore, n'est-ce pas ? Ce n'est point faute d'en avoir envie, allez ! Je n'aime pas du tout, du tout à rester au lit sans dormir... c'est si triste ! on pense à tant de choses, tant de choses !... ah !... »

La petite fille laissa retomber sa tête sur l'oreiller, et les dentelles essuyèrent une larme que la tante ne vit pas.

« Il fallait sonner, mon enfant ; Justine serait accourue, et... »

— Et l'on aurait réveillé petite chérie. Ah ! mais non ! Elle a mal dormi cette nuit, voyez-vous, ce qui ne l'empêchait pas d'être d'une gaieté ! Alors elle est venue dans le lit me faire des niches de toutes sortes ; moi, j'avais grand sommeil et bien mal à la tête ; je désirais du repos, mais Mimi réclamait une histoire et puis une autre et encore et encore !

— Et tu te prêtait...

— Je racontais ; mais je racontais fort mal ; je brouillais *Peau d'Ane*, le *Petit Poucet*, le *Chaperon Rouge*, tout ensemble ! Mimi qui sait cela par cœur ne s'y trompait point, allez ! Elle se fâchait pour tout de bon ; pensez donc comme cela devait l'ennuyer, la petite chérie ! Alors je me pinçais les bras, et je me mordais les lèvres pour me réveiller tout à fait ; j'y suis parvenue.

— Et à ce moment-là ?

— A ce moment, Mimi s'est endormie à son tour ; mais quand elle n'a plus parlé, plus ri, plus chanté, tout est devenu triste dans la chambre. Le jour se levait et j'aurais bien voulu faire de même, allez ! Mais il n'était pas gai non plus, le jour... comme c'est pâle, comme c'est terne ! est-ce que le soleil ne luira pas encore cette fois, ma tante ? »

Non, le soleil ne devait pas luire encore.

Depuis des semaines, depuis des mois même, il se cachait obstinément derrière les nuages et n'en perçait que rarement le voile sombre, pour jeter sur les tapis de neige de larges flaque lumineuses ; à ces lueurs fugitives, les rameaux nus des grands arbres dessinaient avec une sinistre netteté leur ossature noirâtre ; le profil funèbre des corbeaux se détachait vigoureusement sur un fond éclairci et la désolation des champs s'accroissait sans atténuation...

Retranchées derrière les vitres bien closes où le doigt capricieux de Mimi traçait de fantastiques arabesques sur la buée produite par son haleine, les deux sœurs suivaient du regard les mouvements extérieurs :

« Vois-tu Barbenchu fender du bois dans la cour ? demandait Mimi ; comme il est drôle avec sa barbe qui a des petits glaçons après ! je voudrais bien la tirer un peu pour voir sa grimace, dis. »



Et la seule pensée de cette grimace provoquait les éclats de rire de la mignonne.

« Barbenchu aimait beaucoup papa, répondait Gertrude; et ce n'est pas drôle de lui voir des glaçons à la barbe, petite chérie : cela prouve qu'il a très froid. Je lui tricoterai certainement des mitaines quand j'aurai fini le manchon de ta poupée. »

Ce dernier membre de la phrase attira seul l'attention de Mimi; elle remarquait même que l'aiguille de sa sœur allait bien lentement.

« Je me dépêche pourtant le plus que je peux ! » affirmait celle-ci, dont les petites mains amaigries tremblaient encore de fièvre.

Mais Mimi n'écoutait plus :

« Ah ! voici les garçons qui revient de l'école, là-bas sur le chemin. Ils se jettent des boules de neige... paf ! paf !... en voilà un qui pleure... oh ! le grand bêta ! Bon ! ils s'arrêtent à la glissoire... vont-ils s'amuser ! s'ils pouvaient tomber, dis ? ce serait si risable de les voir faire patatras l'un sur l'autre comme mes capucins de cartes, dis ? »

— Et s'ils se faisaient du mal ?

— Bah ! les garçons se font jamais de mal. Et puis ses grandes sœurs les raccommoieraient ; voilà. Eh ! bien, ce manchon ?

— Le voici terminé.

— Fais voir... Je sais pas s'il est très joli ? Je crois peut-être qu'il est pas très joli, dis ?... Ma poupée fait signe qu'elle n'en a plus envie. »

Et la toute petite rejetait avec dédain l'objet qui avait coûté tant de peine à Gertrude et que celle-ci trouvait vraiment « très joli ».

Les journées se succédaient ainsi sans variantes, avec une lourde uniformité. Ni bruit ni mouvement. Les riches voisins du château s'étaient envolés vers Paris, au départ des hirondelles, avec leurs enfants grands et petits ; la bourgeoisie plus modeste gardait le coin du feu ; ces messieurs consultaient l'almanach et remontaient leurs pendules ; ces dames brodaient des pantoufles à leurs maris ; les aînés de la famille devenaient plus ou moins savants dans quelque prison académique éloignée ; les plus jeunes apprenaient à lire sur le giron maternel ; et chacun restait chez soi, petits et grands.

Quelquefois, cependant, les audacieux se risquaient au dehors, le soir, si la neige ne tombait plus ou si la bise se calmait. L'attrait du whist, de la bêtombree ou du boston les réunissait au château des Flèches, tout voisin du bourg de Fressanges. Les pieds dans leurs sabots, la tête sous leurs capuchons et précédés de servantes portant des falots, ils arrivaient dès sept heures et c'était fête chez madame Dutrognard, car M. Dutrognard aimait le jeu et ne se montrait jamais de si belle humeur qu'en battant M. le curé à la bêtombree, le percepteur au whist et le notaire au boston.

Mais les enfants n'assistaient pas à ces réjouissances au-dessus de leur portée. A peine le cercle était-il formé qu'elles en faisaient le tour, offrant leurs fronts blancs aux lèvres de chacun avec un joli bonsoir, et mademoiselle Justine les emmenait dans leur chambre et les couchait aussitôt.

Gertrude aurait parfois désiré prolonger un peu la veillée au salon, surtout les jours où madame Bouril-

lon, la femme du notaire, s'y trouvait... Madame Bourillon ressemblait de très loin à madame Mirepoix, la femme du gros major... et tout ce qui rappelait à Gertrude le régiment de son père lui allait droit au cœur. Mais si elle était demeurée, Mimi n'aurait pas voulu suivre Justine, et la sœur aînée savait bien que les veilles sont mauvaises aux petits enfants.

Il arrivait aussi que la neige durcie par la gelée résistât sous le pied et permit la marche au dehors, ou qu'elle fondit et que les chemins fussent libres ; alors si quelque rayon de soleil glissait sur la campagne, Barbenchu sollicitait la permission de promener les « demoiselles ».

« Y pensez-vous ! protestait Élise ; Gertrude est malade encore et Mimi le deviendrait en s'exposant au froid. »

— C'est que, insistait l'ancien sapeur, mon colonel était d'un autre avis consécutivement contraire, madame. Il sortait les demoiselles par tous les temps pour leur faire les poumons ; et s'il était encore-là...

— S'il était là, le cher homme, il se rendrait à la raison et m'écouterait. Est-ce que les militaires s'entendent à soigner les enfants et les femmes ?... Voyez si le colonel a su empêcher ma pauvre sœur de mourir ! »

Cet argument sans réplique fermait la bouche du vieux soldat ; cependant il ne pouvait s'empêcher de croire qu'un peu d'exercice et beaucoup d'air sont un remède à bien des maux.

« Patience ! se disait-il ; le printemps viendra approximativement, et alors adieu les bégains de laine, les chaussons de Strasbourg et autres affublements ! adieu la consigne, la salle de police et tout le tremblement d'hiver ! »

Le printemps venait en effet ; mais à tout petits pas, avec circonspection, comme s'il eût craint un retour offensif de l'ennemi qui se retirait en bon ordre. Il avait d'abord suspendu des chatons aux noisetiers, en attendant que la fleur femelle d'un si beau carmin s'y épanouit à son tour, élégante et microscopique ; puis, fendant les dernières flagues de neige, il permettait aux pervenches de gonfler au soleil leurs boutons bleuâtres qui allaient bientôt s'ouvrir ; puis la pulmonaire étalait sur les pentes ses multiples couleurs ; l'anémone ponctuait le gazon des bois de ses étoiles blanches ; la primevère dorée tentait la main des petits villageois qui la cueillaient pour en faire des pelottes ; les hirondelles revenaient de loin ; le coucou jouait bruyamment à la cachette ; le rossignol se faisait tout doucement la voix entre chien et loup avant de lancer ses trilles éclatants ! et madame Élise Dutrognard se décidait à décadénasser les fenêtres, à déverrouiller les portes et à découvrir que le soleil et le grand air pourraient bien avoir du bon...

Elle en fut même bientôt convaincue en voyant le sang revenir aux joues de Gertrude et le sourire à ses lèvres. Elle put constater que l'enfant mangeait avec appétit, dormait tout d'un somme ; et comme ces heureux changements coïncidaient avec un régime de promenades, prescrit par le docteur à la requête de Barbenchu, la bonne tante prit confiance dans les principes hygiéniques du vieux soldat et lui laissa pousser autant de reconnaissances qu'il en voulut faire dans les environs, marchant au pas de Gertrude, et portant



Mimi à son cou lorsque la mignonne lui disait en levant la tête et en tendant les bras :

« Barbenchu... fatiguée ! »

## VII

Les pervenches se sont fanées, et les roses ont fleuri ; les roses s'effeuillent et les asters étalent d'innombrables étoiles à leurs tiges élancées, comme pour éclairer de leurs étamines d'or la pâle verdure de l'automne. Cette verdure est tenace encore, néanmoins ; elle passera par toute une gamme de teintes variées avant de se confondre en cette nuance uniforme appelée *feuille-morte*, et de joncher les chemins d'épaves desséchées. Le soleil reste matineux, et les blanches vapeurs de l'aube qui flottent lumineuses sur les prés d'un beau vert, se dissipent facilement à ses tièdes rayons.

Il ne fait plus trop chaud, le froid n'est pas à redouter encore ; c'est le vrai bon moment de la villégiature. Aussi tous les richards du bourg qui ne trouvent pas Fressanges « assez campagne », en dépit des parfums d'étables et des gloussements de poules, ont-ils émigré vers des îles désertes encore à découvrir et des glaciers imaginaires qu'ils décriront plus tard. En revanche, il est venu des grandes villes pas mal de gens pâles aux joues creuses, aux yeux battus, les uns fatigués par le travail, les autres usés par le plaisir, tous anémiques à différents degrés ou se croyant tels.

Habités à l'usage de la viande crue, ils semblent inspirer une défiance instinctive aux troupeaux bêlants qui passent devant eux ; mais leurs estomacs qui protestent contre cette alimentation extracarnivore demandent autre chose, et c'est, de toutes parts, une débauche de lait tiède et de grand air !

Les chambres Charles VIII et les salons Henri II de M. Godillard abritent des hôtes nombreux qui manquent absolument « de race », puisqu'ils préfèrent les capitons moelleux de leurs propres demeures aux sévères dossiers de chêne de leur hôte !

M. des Mazes a fait verser quelques tonnes d'eau vaseuse dans les douves crevassées de son château en l'honneur d'une noble cousine qui le gratifie de sa présence. Nous ne dirons pas qui « l'embellit de sa présence », comme le feraient certains romanciers : primo, parce que pour embellir une chose, il faut d'abord que cette chose existe, et vraiment ce n'était plus le cas du vieux manoir ; secundo, parce que, pour donner la beauté, il faudrait avant tout la posséder, ce qui n'était pas davantage le cas de madame de Trémolandinières. Non vraiment, le reflet de son visage couperosé, de sa charpente osseuse ne pouvait en rien ensoleiller la ruine et la colorer de rose !

Isaure de Trémolandinières avait-elle jamais été mariée ? Il fallait bien qu'oui, puisqu'on l'appelait Madame. Toutefois elle s'en souvenait si peu que, autour d'elle, on avait le droit de ne pas s'en souvenir du tout. On savait vaguement, par tradition, que feu M. de Trémolandinières était un honnête hobereau, quelque peu rachitique et poitrinaire, n'ayant jamais rien inventé, pas même un remède à ses maux, n'ayant

rien désiré, pas même son mariage, fait par procuration. Aussi, ne comprenant pas sa raison d'être dans ce monde, avait-il pris le parti de le désertir pour l'autre, après un rôle si effacé qu'il n'en demeura pour trace ni un fait à raconter ni un enfant continuateur du nom. Ce fut heureux, car enfin cet enfant eût ressemblé peut-être à son père... à moins que ce ne fût à sa mère.

Madame de Trémolandinières, sans mari, sans enfants, sans fortune, n'était point pour cela déshéritée, comme on pourrait le croire ; elle taillait largement sa part dans celle d'autrui, mais avec un si hautain aplomb, avec une si fière désinvolture, qu'on se croyait vraiment fort honoré de partager avec elle... et même de lui céder toute la place au besoin.

L'hiver, elle daignait illuminer, par les feux d'artifice de sa conversation, l'existence d'amies souffrantes qui, sans cela, fussent mortes de spleen, dans leurs villas de Nice ou de Monaco.

Le printemps la ramenait à Paris où elle possédait une espèce de domicile légal ; mais elle ne s'asseyait point à sa propre table. Ne fallait-il pas aux diners d'autrui les condiments combinés de ses conseils pratiques et de son approbation autorisée ?

L'été, les amis éparpillés sur les plages à la mode avaient toujours une chambre à lui offrir. Elle se moquait si plaisamment de ceux qui tenaient leur porte close que les autres la lui ouvraient par terreur... Ce loup dans la bergerie était moins à craindre qu'au dehors peut-être ; un reste de pudeur pouvait le museler.

Enfin, comme si à force de tirer la corde elle l'eût momentanément distendue, elle ne trouvait plus en automne qu'un seul abri : la ruine du Treuil ! et l'acceptait faut de mieux.

L'acceptait-elle ?... non, ce mot est impropre ; on n'accepte vraiment que ce qui est offert ; or M. des Mazes avait de bonnes raisons pour se montrer avare ! Mais s'il n'invitait pas sa cousine, sa cousine suppléait à ce manque d'égards en s'invitant elle-même. Elle y mettait de la délicatesse, il est vrai, et n'abusait pas de la situation : on eût allumé pour elle, inutilement allumé, un feu de plus au fourneau du Treuil, où d'ailleurs la cuisine était exécrable ; tout le voisinage se disputait madame de Trémolandinières, et le château des Flèches surtout l'accaparait vraiment :

« On y mange dans de la vaisselle de paysans, disait-elle, mais la cuisinière est un cordon bleu ! C'est tout le contraire chez les Godillard : splendide service, mais diners froids ! »

Un certain soir de septembre, la vaisselle de paysans aurait pu sembler du vieux Saxe, grâce aux raffinements exceptionnels du cordon bleu ! Aussi, dans une aimable chaleur d'esprit, dans une douce quiétude d'estomac et de cœur qui la disposaient à la reconnaissance, madame Isaure éprouva-t-elle l'honnête besoin de payer son écot par quelques observations pratiques, par quelques bons conseils qui s'imposaient d'eux-mêmes.

Elle appuya sa main sèche sur le bras potelé de madame Élise, ficha sur son nez retroussé un lorgnon superflu, car elle n'y voyait que trop pour la tranquillité d'autrui ! et dans un abandon tout à fait bon enfant :

« Si nous faisons un tour ? » proposait-elle.



Un tour de quoi?... de salon? de terrasse? de jardin? de parc?

Quel que fût ce tour inventé par madame de Trémolandinières, il était peu probable que ce fût un bon tour.

Élise n'en demanda pas si long et se laissa piloter par son invitée absolument comme si elle-même n'eût été qu'une étrangère dans sa propre maison.

« C'est joli, ce velours frappé dont vous avez recouvert vos vieux bois, dit-elle en inventoriant d'abord le salon. Cela joue vraiment le fin. La baronne de Clèves a fait tendre le pareil sur les murs de son antichambre, et votre lustre de gala rappelle tout à fait la lanterne de son vestibule. »

Cette fin de phrase éteignit subitement le rayon de vanité qui avait d'abord lui dans les yeux de madame Dutrognard.

Le bras osseux de sa compagne l'entraînait plus loin.

« Tiens! vous avez fait faire une salle de billard cette année? ce n'est point mal imaginé; seulement on y respire le tabac à plein nez. Pouah! quelle infection! pourquoi n'avez-vous pas un fumoir? C'est aussi nécessaire qu'un chenil, ma toute belle! »

Un fumoir est nécessaire, et Népomucène manquait d'un fumoir!.. Népomucène aurait un fumoir. Sa femme se le jura aussitôt.

« Ah! reprenait madame Isaure, on a bitumé la terrasse. Bonne idée. Il n'y manque plus qu'une véranda; car, ainsi découverte, elle est inhabitable par le soleil ou par le vent. Quelques massifs de plantes rares, un mobilier *ad hoc* n'y feraient pas mal non plus. La marquise de Fourrail a, dans sa petite serre, pour cinq mille francs d'orchidées et cinq cents louis de bambou doré. Mais les plantes ne sont pas inédites, et les sièges manquent d'aplomb. »

Élise trouvait pourtant sa terrasse bien jolie avec ses jasmins, ses lierres, ses chèvre-feuilles et ses ba-

lustres à jour. « D'ailleurs, se disait-elle, quand le soleil l'inonde, on peut chercher de l'ombre plus loin; quand le vent la balaye, il est facile de rentrer à la maison. »

Madame de Trémolandinières descendait les degrés conduisant au parterre en relevant sur son bras la traîne de sa robe. Élise continuait d'emboîter le pas, comme eût dit Barbenchu.

Les convives du diner avaient précédé les deux femmes à travers les pelouses et parmi les massifs; le perçant regard de madame Isaure les y atteignait comme une flèche, et sa langue, non moins acérée, ne les ménageait pas.

Ce verbiage hostile attristait la maîtresse de la maison. Madame Isaure s'en aperçut :

« Bon! vous me croyez méchante, s'écria-t-elle; eh bien, vous avez tort! Si je trouve le curé négligé dans sa toilette...

— Ses pauvres savent pourquoi! interrompit Élise.

— Le percepteur trop teint, le notaire... prud'homme; si je dis que les folies mobilières des Godillard suent le parvenu, que madame Desgranges a tort de condamner aux travaux forcés un mari apoplectique, pour subvenir à ses frais de toilette, etc., etc., ce n'est point pour critiquer ces personnages. Eh! vraiment non! Je les porte dans mon cœur ces bonnes gens! Et la preuve, c'est que je répéterais tout cela devant eux au besoin. Vous allez voir. »

On le vit en effet, ce qui ne parut un joli spectacle à personne. Un froid significatif se répandait donc parmi les hôtes du château des Flèches, lorsqu'un essaim rieur s'abattit gaiement sur les gens sérieux ou qui croyait l'être.

« Ah! voici les enfants! » fit madame de Trémolandinières du même ton qu'elle eût pris pour dire : Gare l'averse!

M. BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

## Economie Domestique

### POTAGE VELOUTÉ

Une quantité de lait froid équivalant à la moitié du bouillon dont on dispose. On délaye un peu de farine dans ce lait, et, quand le bouillon est en ébullition, on y verse peu à peu le lait en tournant toujours jusqu'à cuisson complète, sur un feu doux. Le potage est cuit lorsque le goût de farine a disparu; il doit avoir

l'aspect d'une crème claire, on le verse sur des croûtons.

### ILE FLOTTANTE

Battre 4 blancs d'œufs en neige, y ajouter sucre en poudre et un quart de pralines rouges pilées. Le tout, bien mélangé est mis dans un moule enduit de caramel. Faites cuire au bain-marie, et servez sur une crème au chocolat.

### ÉNIGME

Je garde les provisions;  
— Je sers de réfectoire au groupe domestique;  
— A me rendre au prochain en mille occasions  
Un bon cœur constamment s'applique.  
— Je me compose d'oraisons,  
De psaumes surtout, de cantiques,  
Et je fais résonner des plus sublimes sons  
Les échos de nos basiliques.

### CHARADE

Des bourgeois enrichis prodiguent mon premier  
Pour se donner le droit de porter mon entier;  
Cela se voit. — Pour mon deuxième,  
Présentant à l'esprit un étrange problème,  
En un instant, multiplié,  
D'un grand nombre perçu, chacun l'a tout entier.





Costume en cachemire grenat, pour  
fillette de sept ans.

Costume en cachemire grenat, pour enfant de sept ans et plus.

Robe de dessous garnie d'un haut plissé monté à plis creux, et couverte d'un plastron fait de fins plissés superposés. La casaque-veste ajustée sur cette robe s'enfuit devant; elle est bordée à cheval d'un ruban de velours; des boutons sur la basque du dos, et sur le côté une poche froncée au bord inférieur et garnie de dentelle; un nœud sur l'épaule. Manchette en dentelle.

Costume en cachemire bleu.

Blouse plissée devant, posée sur une jupe plissée et grand col se prolongeant à droite, en un côté plat. Le bord garni de dentelle. Ceinture en ruban arrêtée par un ornement ou un chou en ruban.



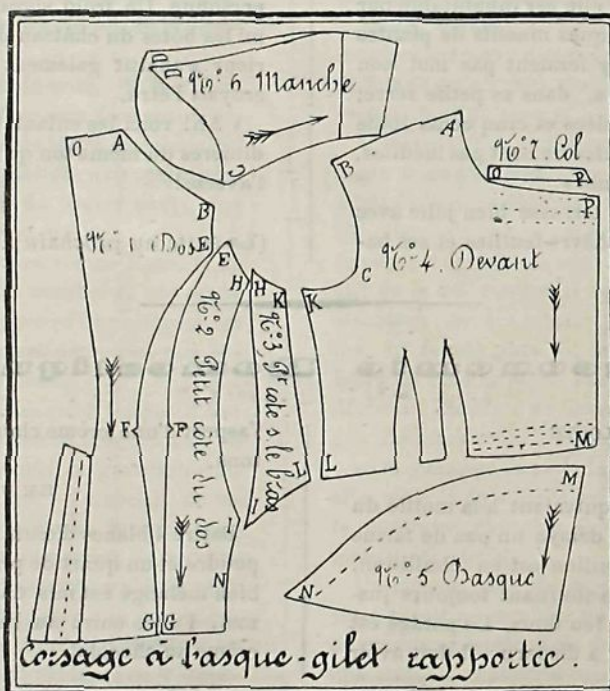
Costume en cachemire bleu, pour  
fillette de six ans.

Modèle de mesdames Delorablée, 16, passage des Princes.

#### Explication du patron découpé.

1, Dos. — 2, Petit côté du dos. — 3, Côté sous le bras. — 4, Devant. — 5, Basque. — 6, Manche, dessus et dessous. — 7, Col.

Ce modèle emploie deux mètres soixante centimètres d'étoffe en soixante centimètres de largeur. Les coches du patron découpé qui aident à rassembler les diverses parties, correspondent aux lettres de raccord du détail tracé, les lignes à la roulette aux lignes pointillées du détail; les flèches indiquent le droit fil. Réunir les parties du patron en suivant la manière dont elles sont placées au détail. Le tout assemblé, froncer le devant à l'encolure et à la taille;



Détail tracé du patron découpé.

faire plusieurs rangs de fronces et réduire l'ampleur suivant la grosseur de taille. Former le pli creux de la basque du dos. La basque n° 5 se monte sous le bord du corsage, lequel sera pris dans un passe-poil; ce bord ne doit pas être cousu sur la basque; c'est à 2 centimètres au delà que la basque sera rapportée. Un col montant et le parement de la manche peuvent être en velours, ainsi que la basque. Poser à la couture du dessous du bras un ruban de velours, qui fera ceinture; l'attacher par une boucle. Ce joli modèle se mettra sur toutes les jupes, s'il est fait en drap léger, de couleur sombre et pointillé, avec les ornements en velours.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4432, et le patron découpé du Corsage-veste à basque-gilet rapportée, de la gravure coloriée 4432.